



POINT SUD Centre de Recherche sur le **Savoir Local**

Programme Point Sud 2012-2013

**« Africa N’Ko, dire l’Afrique dans le monde :
La bibliothèque coloniale en débat »**

Dakar (Sénégal) – 28 au 31 janvier 2013

Rapport

1 Organismes

La conférence Africa N'ko a été accueillie par Point Sud et le CODESRIA à Dakar au Sénégal au début de 2013 avec le soutien généreux de la DFG. Elle a été organisée par un comité scientifique initialement constitué de :

Prof. Achille Mbembe (Histoire), University of the Witwatersrand, Johannesburg

Prof. Mamadou Diouf (Études africaines), Columbia University, New York

Prof. Mamadou Diawara (Anthropologie), Universität Goethe de Francfort

Prof. Ebrima Sall (Sociologie), CODESRIA, Dakar

Prof. Remy Bazenguissa-Ganga (Sociologie), Université de Lille 1

et qui a ultérieurement été complété par :

Prof. Frieda Ekoto (Littérature comparative) University of Michigan, Ann Arbor

Dr. Kelly Gillespie (Anthropologie), University of the Witwatersrand, Johannesburg

Dr. Rawya Tawfik Amer (Science politique), Université du Caire

2 Thèmes and objectifs

La rencontre a été conçue dans le but de revisiter la question de la « bibliothèque coloniale », un terme rendu célèbre par V.Y. Mudimbe dans son traité datant de 1998 *The Invention of Africa*, mais qui consolide au fond une longue tradition de la critique anticoloniale visant à décentrer des récits colonialistes sur l'Afrique et d'autres parties du monde colonisé. Développées dans le sillage de l'expansion impérialiste, les sciences sociales constituent une modalité importante de la relation tumultueuse qui relie l'Occident au reste du monde. Le souci des conquérants à se comparer et à établir une hiérarchie a conduit des observateurs européens à construire l'identité des Autres sur la base du modèle de civilisation européen, et, par conséquent, à les reléguer à un niveau inférieur de l'histoire humaine. L'étude du savoir des sociétés africaines constitue un cas paradigmatique de cette épistémè centrée autour de la bibliothèque coloniale. Cependant, certains Africains ont également été des assistants coloniaux très actifs dans ce domaine intellectuel. Cette bibliothèque - constituée des pratiques et des écrits de missionnaires, explorateurs, philosophes, ethnologues, etc. - exerce toujours encore une forte influence sur des systèmes de recherche contemporains, et cela principalement de deux manières : la bibliothèque coloniale éclipse l'existence d'autres bibliothèques, manières de penser et méthodes ; certains groupes de spécialistes occidentaux se vantent de la bibliothèque coloniale, afin d'obtenir - que ça soit de manière déclarée ou subtile - un monopole sur ce savoir. En ce qui concerne les chercheurs africains, on leur ordonne d'enfiler le rôle d'informateur, étant donné leur proximité constante avec les populations locales, ce qui rend leurs commentaires critiques ou théoriques illégitimes.

Ces affirmations justifient une mise en question radicale de la validité épistémologique de revendications visant à un savoir dominant sur les sociétés africaines et, par dessus tout, elles permettent un examen plus approfondi d'une question cruciale : comment penser les sociétés africaines en termes favorables et en commençant par une approche qui serait critique des outils fortement marqués par l'histoire occidentale ? Ou encore : comment critiquer les

sociétés africaines, non pas sur la base de termes émergeant de paradigmes coloniaux, mais avec des termes appropriés à un monde africain ?

Les sessions du projet Africa N'ko ont été conçues de manière à ce qu'elles s'ouvrent à ces questions et qu'elles passent en revue le problème du savoir de et pour l'Afrique dans notre monde contemporain. Les sessions à Dakar se sont concentrées sur l'analyse de conditions permettant de dépasser les contraintes historiques qui empêchent la création d'un espace d'autorité intellectuelle africaine. Les sessions ont également été conçues de manière à reconsidérer le problème de la relecture de la bibliothèque coloniale, à examiner la valeur et les pratiques d'autres bibliothèques et à ouvrir le débat sur comment avancer au-delà des formes d'exclusion que la bibliothèque coloniale semble impliquer.

3 Méthodologie et résultats

La conférence Africa N'ko a été organisée sur une durée de quatre journées complètes, avec 21 sessions, dont une conférence inaugurale de la part de V.Y. Mudimbe, ainsi que des tables rondes et des sessions en panels (voir le programme de la conférence pour les détails). Par ailleurs, une rencontre importante avec des étudiants doctorants à l'Université Cheikh Anta Diop a également eu lieu le cinquième jour. Mis à part ceux habitant à Dakar, tous les participants ont séjourné à l'hôtel Novotel, où la conférence s'est tenue, créant ainsi un temps intense en conversations et rencontres aussi bien durant le programme officiel qu'au-delà. Un vaste terrain intellectuel a été traité au cours de ces quatre journées, et un grand nombre de conversations et de relations se sont établies entre chercheurs africains, toutes extrêmement significatives pour la culture intellectuelle du continent.

Deux événements décisifs ont servi de contexte à la rencontre : premièrement, la conférence coïncidait avec le 40^{ème} anniversaire du CODESRIA. Cet anniversaire a fait que la sensibilité de la conférence s'est présentée sous de favorables auspices. En effet, le thème de la conférence chevauchait sur des points importants le terrain politique et épistémologique sur lequel fut lancé le CODESRIA il y a quatre décennies : c.-à-d. l'importance de produire un savoir depuis et pour le continent africain. Le second événement cependant donnait moins prétexte à des célébrations : il s'agit du constat de destruction des manuscrits de Tombouctou, brûlés par des forces islamiques fondamentales au Mali. Lors de la conférence, les participants ont donc collectivement produit un communiqué public sur l'importance de préserver et de respecter les archives africaines, et ils ont condamné la destruction comme contraire à l'éthique et l'esprit de notre thème ainsi qu'à la rencontre intellectuelle en général. Ces deux événements ont donc fourni à la conférence un sens du poids de cet effort collectif qui est de résoudre le problème du savoir africain.

En raison du grand nombre de présentations, ce rapport ne rendra pas compte de chaque intervention, panel ou contribution au thème, car il serait impossible de leur rendre justice à toutes. Il tentera, par contre, de généraliser les découvertes d'ensemble, ainsi que les propositions majeures qui ont marqué le déroulement de la conférence. D'un point de vue général, on peut donc dire que les quatre jours de sessions ont traité des différentes itérations de - et réponses à - la « bibliothèque coloniale » africaine, ainsi que de la question de comment le savoir de et sur l'Afrique est établi. Il y a eu une profonde ambivalence durant

toute la rencontre, lorsqu'il s'est agi de décider s'il fallait utiliser la bibliothèque coloniale pour écrire sur l'Afrique comme blessée/dépossédée/mal représentée, ou s'il fallait, au contraire, utiliser la bibliothèque pour écrire de ses potentiels/possessions/manières de se représenter. Tout au long de la rencontre, les participants se sont largement appuyés sur la seconde possibilité, voyant le moment actuel comme le temps de lire à la fois l'intérieur et l'extérieur de la bibliothèque, et de la remodeler, afin que nous puissions l'utiliser comme ressource, recycler les anciennes hiérarchies en formes d'écriture, de styles et de connaissance de soi, autant de choses qui poseront l'histoire de l'Afrique comme ressource pour le futur.

À ce propos, on a pu entendre lors de la conférence : « qui est-ce que ça intéresse la bibliothèque coloniale ?! », « nous sommes au-delà de la bibliothèque ! » ou « la bibliothèque nous appartient ! ». Nous en avons toujours fait partie, elle a toujours été co-générée, alors qu'elle nous appartienne, considérons-la comme la nôtre ! Il est crucial pour ce mode de récupération, cette désorientation délibérée de tropes archivistiques, que les Africains soient lus comme terrestres, comme ayant toujours été terrestres et comme ayant besoin de revendiquer cette relation au-delà de l'exceptionnalisme qui accompagne habituellement les débats sur l'Afrique. À partir de là ont émergé les revendications : Nous faisons également partie du monde, même si nous vivons/venons d'Afrique. Nous sommes créoles ! Bien que nous prenions les signes de l'Afrique sérieusement, nous ne devons pas nous laisser piéger par l'africanité, nous ne devons pas être provinciaux, notre place est dans le monde. Ainsi, les archives ne sont plus un piège réservant une relation hiérarchique entre l'Afrique et l'Occident/l'hémisphère nord, mais, au contraire, un lieu dédié à une pensée renouvelée sur l'Afrique dans le monde. Ainsi, par exemple, l'une des présentations a utilisé des féminismes afro-américains, afin de réfléchir sur le rôle de la France au service d'une relecture de l'Afrique. Une autre a fait appel à expérimenter avec la pluralité de savoirs, qui apparaissent dans des endroits où on ne les attend pas, au-delà de l'Occident/l'hémisphère nord et au-delà de l'Université.

La large revendication qui a été faite est que nous nous devons de poursuivre dans cette voie, comme si le monde nous appartenait, comme si nous avions le droit de nous approprier la bibliothèque, malgré des conditions de marginalisation structurelle continues de l'Afrique. Ce COMME SI est d'une très grande importance, car il change les termes de la critique classique. Si, pour pouvoir parler, nous devons attendre que l'Afrique soit politiquement et économiquement sur un pied d'égalité avec le reste du monde, qu'elle atteigne les conditions matérielles parfaites pour la pensée, alors nous allons simplement répéter la même prose d'inégalité, de préjudice, de victimisation encore et encore. Nous resterions coincés. C'est ici que la conférence a exprimé son désaccord avec la thèse de Spivak selon laquelle les subalternes sont incapables de s'exprimer, étant donné leur condition de langage ou de savoir. Il a semblé que les participants aient voulu essayer d'expérimenter avec l'idée que l'Afrique se devait d'essayer de nouvelles manières d'articuler la position : « laissez-nous parler, en dépit de notre histoire ! ».

La proposition la plus provocatrice sur comment s'attaquer à cet audacieux défi qui est d'être « Africain dans le monde » a été de prendre exemple sur les artistes. Nous avons entendu

beaucoup de choses sur des artistes africains qui utilisent la bibliothèque afin d'atteindre leurs propres buts, comme un terrain sur lequel de nouvelles formes africaines peuvent prendre leur envol. Un ensemble intéressant de propositions a été de développer des idées fortes au sujet de comment s'éloigner de ce qui lors d'une session avait été nommé le « fragment africain » - le mot, la plante, la scène, le mouvement -, comme exemple de la bibliothèque, vers ce qui pourrait se transformer en point de départ important pour trouver de nouvelles manières d'écrire le continent.

Il y a eu des difficultés lorsqu'il s'est agi de trouver une question pertinente et contemporaine thématissant la bibliothèque coloniale en Afrique. Mudimbe a fixé le concept spécifique il y a plus de 20 ans, et, durant la conférence, nous avons entendu de nombreuses histoires bien plus anciennes concernant cette critique épistémologique. Ainsi, il y a eu une véritable incantation de noms au cours de la conférence : Senghor, Césaire, Glissant, Fanon, Du Bois, Pixley Ka Seme... De nombreuses personnes, toutes avec une grande intégrité et beaucoup d'esprit, ont traité, encore et encore, cette idée. Les questions des participants se sont donc transformées en : « Que pouvons nous poser comme question à la bibliothèque ici et maintenant ? Que font les générations ici présentes de ce concept ? ». Cependant, l'ensemble portant très riche d'idées qui a été passé en revue lors de la conférence n'a pas encore constitué une question approfondie. Les questions se sont révélées comme portant plus sur une manière méthodologique de procéder. La méthode est extrêmement importante, mais ce qui est nécessaire dorénavant est une réflexion continue sur comment faire évoluer les idées en une question forte, ou un ensemble de questions, et qui pourront animer des travaux futurs sur l'épistémologie africaine et le problème des archives. Pour atteindre cet objectif, le débat doit être poursuivi et continu, et la rencontre de Dakar a été un premier pas capital dans ce processus.

4 Durabilité de l'événement

Principalement, c'est le grand nombre de chercheurs africains, africanistes et spécialistes en épistémologies alternatives qui se sont retrouvés à Dakar pour la conférence qui a mis en place un contexte extrêmement important pour la création de réseaux et pour cette sorte de stimulation mutuelle de projets qui est si terriblement urgente sur et pour le continent. De nouveaux et d'anciens collègues ont pu, quatre jours durant, débattre et échanger en allant au fond des choses, et s'il n'y avait que cela à retenir, la conférence aurait déjà été très significative.

Cependant, le comité scientifique a également appelé à la soumission d'essais dans le but d'une collection d'articles sur le thème de la conférence et qui sera publiée par le CODESRIA. Ce travail visant à une publication est actuellement en cours de réalisation.

Par ailleurs, à la fin de la conférence, le comité a décidé que des fonds devront être mobilisés pour l'organisation d'une série d'événements sur ce thème dans différents lieux sur le continent au cours des années à venir. Le comité se trouve en ce moment encore en dialogue à propos de ce projet, et toutes les suggestions sur des sources de financement pouvant servir à résoudre cet effort seront appréciées.

5 Participants

1. Dr. Salim Abdelmajid, Philosophie, ENS, Paris, France
2. Dr. Hassana Abdou, Université de Ngaoundéré, Cameroun
3. Akwasi Aidoo, Trust Africa, Dakar, Sénégal
4. Samir Amin, Directeur Forum du Tiers-Monde, Dakar, Sénégal
5. Balufu Bakupa-Kanyinda, Guilde africaine des réalisateurs/producteurs, France
6. Prof. Boubacar Barry, Histoire, Université Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal
7. Hamady Bocoum, Directeur IFAN-Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal
8. Prof. Gado Boureima Alpha, Histoire, Université de Niamey, Niger
9. Dr. Ifi Amadiume, Anthropologie, Dartmouth College, Etats Unies
10. Dr. Rawya M. Tawfik Amer, Science politique, University of Cairo, Egypte
11. Prof. Rémy Bazenguissa, Sociologie, EHESS, Paris, France
12. Marie Ndiaye, CODESRIA, Dakar, Sénégal
13. Prof. Adrien Ndiouga Benga, Histoire, Université Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal
14. Prof. Justin K. Bisanswa, Littérature française, Université Laval, Canada
15. Amouro Camille, Ecrivain et homme de théâtre, Cotonou, Benin
16. Christian Clages, Ambassadeur allemand au Sénégal
17. Abdul Tejan Cole, OSIWA, Dakar, Sénégal
18. Prof. Ramatoulaye Diagne, Philosophie, Université Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal
19. Prof. Mamoussé Diagne, Philosophie, Université Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal
20. Aminata Diaw, CODESRIA, Dakar, Sénégal
21. Prof. Mamadou Diawara, Anthropologie, Université Goethe Francfort, Allemagne
22. Prof. Manthia Diawara, Littérature comparative, New York University, Etats Unies
23. Prof. Mamadou Diouf, Études africains, Columbia University, New York, Etats Unies
24. Antonin Benoit Diouf, IDEP, Dakar, Sénégal
25. Mansour Sy Djamil, Député à l'Assemblée Nationale, Dakar, Sénégal
26. Prof. Elsa Dorlin, Philosophie, Université Paris 8, France
27. Prof. Laurent Dubois, Histoire, Duke University, Etats Unies
28. Prof. Frieda Ekotto, Études afro-américains et africains, University of Michigan, Etats Unies
29. Yves Eric Elouga, CODESRIA, Dakar, Sénégal
30. Prof. Augustin Emame, Law, Université Nantes, France
31. Dr. Gonçalves Euclides, Anthropologie, Université Mondlane, Mozambique
32. Prof. Babacar Fall, Histoire, Ecole Normale Supérieure, Dakar, Sénégal
33. Dr. Abdou Salam Fall, Sociologie, Université Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal
34. Dr. Nkolo Foé, Philosophie, Université de Yaoundé 1, Cameroun
35. Dr. Kelly Gillespie, Anthropologie, University of Witwatersrand, Afrique du Sud
36. Prof. Anata Giri, Sociologie, Madras Institute for Development Studies, Inde
37. Prof. Kaiama Glover, Littérature francophone et Études postcoloniaux, Columbia University, New York, Etats Unies
38. Prof. Jane Gordon, Science politique, Temple University, Etats Unies
39. Prof. Salah M. Hassan, Histoire de l'Art, Cornell University, Etats Unies
40. Dr. Bouchra Sidi Hida, Sciences sociales, CERSS, Marrakech, Maroc
41. Prof. Rada Ivekovic, Philosophie, Université Jean Monnet - St. Etienne, France
42. Michael Jeismann, Directeur du Goethe Institute, Dakar, Sénégal
43. Prof. Donna Jones, Anglais, University of California-Berkeley, Etats Unies
44. Dr. Henry Kam Kah, Histoire, Université de Buea, Cameroun
45. Prof. Onoma Ato Kwanema, Science politique, Institut of Security Studies, Ethiopie
46. Prof. Bernard Mumpasi Lututala, Démographie, CODESRIA, Dakar, Sénégal
47. Prof. Elisio Macamo, Sociologie, Université de Bale, Suisse

48. Prof. Penda Mbow, Histoire, Université Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal
49. Prof. Achille Mbembe, Histoire, University of Witwatersrand, Afrique du Sud
50. Prof. Gertrude Mianda, Études des femmes, York University, Canada
51. Prof. Valentin Mudimbé, Littérature, Duke University, Etats Unies
52. Dr. Christoph Muehlberg, DFG, Bonn, Allemagne
53. Dr. Hélène Neveu Kringelbach, Anthropologie, Oxford University, Grande Bretagne
54. Mary Teuw Niane, Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique, Dakar, Sénégal
55. Dr. Edoja Okpokunu, Anthropologie, University of Benin, Nigeria
56. Dr. Anne Piriou, RIAE, Paris, France
57. Florence Plockey, doctorante Développement, Tamale University, Ghana
58. Olivier Sagna, Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique, Dakar, Sénégal
59. Prof. Ebrima Sall, Sociologie, CODESRIA, Dakar, Sénégal
60. Prof. Boaventura de Sousa Santos, Sociologie, Université de Coimbra, Portugal
61. Ibrahima Sar, Directeur Bureau Africable au Sénégal, Dakar, Sénégal
62. Prof. Mamadou F. Sarr, Economie, Université Gaston Berger, Saint-Louis, Sénégal
63. Bruno Sonko, Rosa Luxemburg Fondation, Dakar, Sénégal
64. Prof. Ibrahima Sow, IFAN-Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal
65. Prof. Fatou Sow, Etudes de genre, IFAN-Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal
66. Dr. Emmanuelle Tall, Anthropologie, IRD, Paris, France
67. Maréma Touré Thiam, UNESCO, Breda, Dakar, Sénégal
68. Prof. Ibrahima Thioub, Histoire, Université Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal
69. Dr. Leon Tsambu, Sociologie, Université de Kinshasa, Congo
70. Prof. Françoise Vergès, Science politique, Goldsmiths University London, Grande Bretagne
71. Prof. Zubairu Wai, Science politique, Lakehead University, Thunderbay, Canada
72. Abdarahmane Wone, CODESRIA, Dakar, Sénégal
73. Prof. Tassadit Yacine, Anthropologie, EHESS, Paris, France